

**AFFECTIVITÉ ET INVENTION  
CHEZ GILBERT SIMONDON.  
DU VIVANT AU TRANSINDIVIDUEL**

---

FABIO BRUSCHI

**Abstract**

In this paper we will show how the concepts of affectivity and invention play a fundamental role both in Simondon's attempt to account for the relations between the living individual and its environment and in its questioning of the passage from the individuation of living beings to the transindividual individuation. We will first see how affectivity generates a problematic between the individual and its environment that can only be solved by the inventive polarization of the living individual. We will then underline how the limits of individual affectivity call for a transindividual individuation which is accomplished by the intervention of the group as the possibility for the individual to take part in a collective invention that, by exceeding its individuality, allows it to prolong itself.

**Introduction**

Dans *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* Gilbert Simondon formule une théorie de l'individuation capable de fournir les bases d'une genèse non-réductionniste des êtres. Pour ce faire, il introduit un ensemble complexe de notions, telles que préindividuel, métastabilité, information, transduction, qu'il reprend des savoirs scientifiques les plus disparates en les systématisant de manière à les revêtir d'une teneur philosophique qu'elles ne possédaient pas auparavant. Dans ce cadre, une place éminente est réservée à la notion d'invention. Elle permet de rendre compte du surgissement d'une opération d'individuation dans un contexte donné sans réduire aux structures d'où elle surgit la nouveauté des dimensions qu'elle ouvre, ni pour autant introduire une transcendance immotivée. Autrement dit, elle permet de rendre compte de l'engendrement de

nouvelles structures par une opération s'enracinant dans des structures données. Cette notion d'invention, à laquelle on pourrait attribuer une valeur ontologique, tout en évitant avec précaution le risque d'anthropologisation, se manifeste dans toute sa centralité lorsque Simondon aborde la question des techniques et celle du vivant. C'est en particulier sa place dans la conception simondonienne de l'individuation vitale que nous voudrions cerner ici.

En essayant de saisir le régime d'individuation vitale, Simondon noue la question de l'invention avec la problématique de l'affectivité. En effet, l'affectivité constitue à la fois la marque essentielle de l'individualisation, c'est-à-dire de l'opération d'individuation propre au vivant, et le point d'où le régime d'individuation transindividuelle émerge en se distinguant du régime d'individuation vitale. Par conséquent, l'invention assume aussi une double valeur : d'un côté, elle nomme la relation de l'individu vivant à son milieu, ou mieux, l'individu vivant comme relation à son milieu, de l'autre, elle désigne le processus de surgissement du transindividuel. Par cette analyse, c'est la question du rapport entre vivant et humain qu'il s'agira de remettre en cause. Dans la mesure où il essaye de ne pas rabattre la distinction entre vital et transindividuel sur le partage entre végétaux et animaux d'un côté et humains de l'autre, Simondon décrit l'homme lui-même avant tout comme un être vivant. C'est parce qu'il est un vivant que la possibilité d'une nouvelle individuation s'ouvre à lui. Le transindividuel, dans sa différence avec le vital, trouve ses conditions d'émergence dans l'individuation vitale elle-même et c'est donc une discontinuité dans la continuité qu'il faudra mettre en valeur. Nous allons donc aborder l'affectivité avant tout en tant qu'elle constitue le foyer du surgissement de la relation inventive entre le vivant et son milieu et ensuite comme le pivot permettant de rendre compte de l'engendrement du transindividuel.

Toutefois, afin de pouvoir procéder à ces analyses, un résumé des concepts fondamentaux de l'ontogenèse simondonienne nous paraît nécessaire<sup>1</sup>. L'analyse des conceptions opposées par Simondon aux ontologies traditionnelles nous fournira les éléments essentiels pour rendre compte du rôle de l'affectivité dans les opérations d'invention propres à l'individuation vivante et dans cette opération d'invention particulière qu'est l'individuation transindividuelle.

---

<sup>1</sup> La présentation la plus complète et la plus approfondie de l'ensemble de la pensée de Simondon est fournie par les ouvrages de Barthélémy, Jean-Hugues, *Penser l'individuation. Simondon et la philosophie de la nature* et *Penser la connaissance et la technique après Simondon*, Paris, L'Harmattan, 2005.

## I. Saisir l'individuation en deçà de l'individu

Afin de cerner l'ontogenèse, Simondon introduit un ensemble de paradigmes fondamentaux, c'est-à-dire des schémas essentiels qui s'appliquent aux différents régimes d'individuation en se complexifiant selon le contexte ontogénétique dont on veut rendre compte. Ces paradigmes sont construits dans une discussion serrée avec la conception de l'individuation propre aux ontologies traditionnelles, que Simondon reconduit en dernière instance au substantialisme et à l'hylémorphisme. Simondon souligne que, nonobstant l'évidente différence entre ces deux approches, « toutes deux supposent qu'il existe un principe d'individuation antérieur à l'individuation elle-même, susceptible de l'expliquer, de la produire, de la conduire »<sup>2</sup>. Ainsi, le problème est que, en accordant « un privilège ontologique à l'individu constitué »<sup>3</sup>, on suppose, afin de rendre compte de l'individuation, un principe qui est déjà un individu ou qui, du moins, préfigure tous les caractères de l'éccléité de l'individu qu'il est censé constituer. À ces conceptions, Simondon oppose que « *ce qui est un postulat dans la recherche du principe d'individuation est que l'individuation ait un principe* »<sup>4</sup>. Ce postulat conduit les deux théories au même type d'erreur : elles ne sont pas capables de « mettre en œuvre » l'individuation elle-même, c'est-à-dire de la saisir dans son déploiement. La conséquence de cette imposition d'un principe stable sur l'expérience de la réalité est une clôture du champ des possibilités. Tant dans le substantialisme que dans l'hylémorphisme, l'opération d'individuation est négligée, parce qu'elle « est considérée comme chose à expliquer et non comme ce en quoi l'explication doit être trouvée »<sup>5</sup>. Conséquemment, une nouvelle théorie de l'individuation devrait essayer de saisir l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu.

Ainsi, Simondon tâche de ne pas réduire l'être aux individualités constituées ou à celles qui peuvent être ramenées à la présence comme entièrement constituées. Si l'individuation des individus ne doit pas être expliquée en faisant appel à d'autres individus, une différence entre individuel et préindividuel doit être introduite. Simondon soutient que, si l'on considère l'opération d'individuation comme primordiale, on ne peut que reconnaître que l'individu n'épuise pas l'être et qu'il doit plutôt être considéré comme doublement relatif : au préindividuel, où il n'existe ni comme individu ni comme principe d'individuation, et au milieu, qui est

---

<sup>2</sup> Simondon, Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Millon, 2005, p. 23. Désormais cité ILFI.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 24.

coproduit par son individuation. Si l'on veut ouvrir une place pour le préindividuel sans réduire l'être à l'être individué, il faut donc saisir la relation de l'individu à son milieu.

Afin de véritablement « suivre l'être dans sa genèse »<sup>6</sup>, sans en oblitérer le côté préindividuel, il faut saisir l'individuation des étants dont on veut rendre compte de manière à « vivre et ressentir leur opération »<sup>7</sup>. Cela permet à Simondon de descendre en deçà du couple abstrait de forme et matière et de comprendre qu'en réalité, « c'est en tant que *forces* que matière et forme sont mises en présence »<sup>8</sup>. Quand forme et matière se rencontrent elles constituent un système *métastable* de forces en cours de stabilisation, déterminé par une *information* qui s'amplifie *transductivement*, jusqu'à ce que l'énergie potentielle soit épuisée, le système stable et l'individu constitué.

En effet, lorsqu'un système est sur le seuil de l'individuation, il est traversé par des forces incompatibles qui le surchargent de potentiels. Simondon appelle « métastable » un tel état riche en potentiels, pour le distinguer de l'état stable propre à l'individu constitué et d'un état de pur désordre dépourvu de toute cohérence. Si l'état stable est caractérisé par l'unité et l'identité, l'état métastable est caractérisé par « plus qu'unité » et « plus qu'identité ». Cela signifie que, dans l'état de métastabilité, l'être s'excède de telle manière qu'il peut s'individuer dans plusieurs directions imprévisibles.

La structuration du système ou champ métastable est due à l'avènement de la singularité d'une information. Simondon introduit ce terme pour indiquer le caractère nécessairement contingent de toute individuation. En effet, l'individuation est rendue possible par l'apparition d'une nouvelle dimension faisant communiquer les incompatibilités<sup>9</sup> du champ métastable de telle manière que ses potentialités se déchainent jusqu'à leur épuisement dans l'individu constitué. Ce qui rend actuelle

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>7</sup> Simondon, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989, p. 243. Derrière cette affirmation se cache la théorie simondonienne de l'individuation de la connaissance. Nous ne pouvons pas l'analyser dans le cadre de cet article. Nous nous limiterons à rappeler que, si Simondon s'oppose radicalement à toute conception de la connaissance qui essaye d'imposer à l'expérience des normes préétablies, sa pensée ne doit pas non plus être reconduite à un intuitionisme à la Bergson ou, moins encore, à un réalisme dogmatique.

<sup>8</sup> *ILFI*, p. 44.

<sup>9</sup> Simondon entend par incompatibilité un rapport entre des forces qui, tout en interagissant entre elles, ne peuvent pas comme telles entrer en relation l'une avec l'autre. Par exemple, la vision de l'œil gauche est incompatible avec celle de l'œil droit. En reprenant un argument de Merleau-Ponty, Simondon souligne que la vision binoculaire a lieu grâce à l'avènement d'une nouvelle dimension – la profondeur –, qui permet à ces visions incompatibles d'entrer en relation sans que les tensions dues à leur rapport problématique en résultent amoindries.

la communication entre les incompatibilités de l'état métastable et le conséquent éclatement de ses potentiels est « l'information, la singularité du "*hic et nunc*" de l'opération, événement pur à la dimension de l'individu en train d'apparaître »<sup>10</sup>. Cet événement produit une restructuration du champ métastable qui le totalise de telle manière que les incompatibilités qui le chargeaient de potentiels deviennent les éléments d'une relation stable entre un individu et son milieu. Il faut souligner que le concept d'information paraît caractérisé par une duplicité intrinsèque : il se réfère en même temps à la singularité qui prend possession du système métastable en réalisant ses potentiels (information comme passage d'un message) et au processus d'individuation du système lui-même dans son mouvement concret de totalisation (information comme prise de forme). On pourrait dire que le mouvement totalisant est donc lui-même la singularité et fournit l'information qui l'informe. En ce sens, la singularité ne doit pas être comprise comme une forme imposée sur une matière de l'extérieur, mais comme la *relation* elle-même entre incompatibilités en tant que « germe d'une totalité »<sup>11</sup>. Dans la mesure où elle détermine une restructuration du champ où elle surgit en ouvrant une nouvelle dimension, l'information est première ; les termes entre lesquels l'information est échangée sont, pour ainsi dire, produits par cet échange. Dans ce sens, « il serait possible de *considérer toute véritable relation comme ayant rang d'être* (...) ; la relation ne jaillit pas entre deux termes qui seraient déjà des individus ; elle est un aspect de la *résonance interne d'un système d'individuation* »<sup>12</sup>.

Le moment du surgissement de la relation entre les incompatibilités du champ métastable est ainsi le moment proprement inventif de l'ontogenèse : le champ métastable est caractérisé par une problématique qui ne peut être résolue que par l'invention d'une nouvelle dimension. Cette nouvelle dimension est en un sens requise par la problématique des structures données, mais, dans la mesure où cet

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 317. C'est pourquoi « c'est la cohésion de l'être qui fait l'unité de l'être, non point le rapport d'une forme à une matière » (*Ibid.*, p. 313).

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 28–29. Nous pouvons brièvement rappeler que le déploiement de l'information se déroule selon le schéma de la transduction. Nous nous limiterons ici à rappeler les définitions que Simondon en donne. « Nous entendons par transduction une opération, physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine, en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place : chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe de constitution. (...) Il y a transduction lorsqu'il y a activité partant d'un centre de l'être, structural et fonctionnel, et s'étendant en diverses directions à partir de ce centre, comme si de multiples dimensions de l'être apparaissaient autour de ce centre ; la transduction est apparition corrélatrice de dimensions et de structures dans un être en état de tension préindividuelle, c'est-à-dire dans un être qui est plus qu'unité et plus qu'identité, et qui ne s'est pas encore déphasé par rapport à lui-même en dimensions multiples. Les termes extrêmes atteints par l'opération transductive ne préexistent pas à cette opération » (*Ibid.*, pp. 32–33).

état est caractérisé par « plus qu'unité » et « plus qu'identité », elle demeure foncièrement imprévisible. Ainsi, ce moment relationnel est ce qui constitue l'élément le plus propre de l'individualité : il lui fournit sa singularité. L'individu est véritablement tel lorsqu'il est pris dans son propre processus d'individuation.

## II. Affectivité et invention dans le régime d'individuation vitale

Simondon introduit ainsi un schème universel afin de penser l'individuation : le déploiement transductif de l'information. Tout en étant tirés de l'étude d'une forme d'individuation particulière : la cristallisation<sup>13</sup>, ces concepts ne conduisent pas Simondon vers un naturalisme réductionniste, d'après lequel, comme les cristaux s'individuent transductivement, toutes les autres individuations devraient se dérouler comme une cristallisation. En effet, la transduction définit une individuation qui surgit de la résolution d'un état d'incompatibilité et de tension par une invention totalisante s'amplifiant informativement du centre métastable de l'être jusqu'à déposer des termes stables. Par conséquent, chaque individuation est une individuation *sui generis*, se déterminant à partir des singularités propres d'un champ en tension. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait que de pures discontinuités contingentes et qu'aucune universalisation ne soit possible. Un cadre universalisable est bien proposé par Simondon, mais il est caractérisé de telle manière que justement en raison de son universalisation l'expérience demeure toujours ouverte. On est dans une optique expérimentale<sup>14</sup> où la subjectivité doit s'individuer avec son objet à partir du contexte où elle surgit par des inventions auto-complexifiantes. C'est pourquoi le paradigme cristallin doit, au fur et à mesure que Simondon aborde les différents régimes d'individuation, être transposé et se complexifier selon les caractéristiques du domaine auquel il s'adresse.

Afin de nous diriger vers la question de l'affectivité vivante, nous devons donc tout d'abord nous demander quelle est la différence dans la continuité entre le cristallin et les vivants. Simondon ne pourrait à ce propos être plus clair :

Si l'apparition de l'individu fait disparaître cet état métastable en diminuant les tensions du système dans lequel il apparaît, l'individu devient tout entier structure spatiale immobile et inévolutive : c'est l'individu physique. Par contre, si cette apparition

<sup>13</sup> Mais aussi de la prise de forme technique et de la réalité quantique.

<sup>14</sup> Xavier Guchet reprend avec Simondon l'injonction de Deleuze et Guattari : il faut expérimenter ! Cf. Guchet, Xavier, *Pour un humanisme technologique. Culture technique et société dans la philosophie de Gilbert Simondon*, Paris, PUF, 2010, p. 205.

de l'individu ne détruit pas le potentiel de métastabilité du système, alors l'individu est vivant, et son équilibre est celui qui entretient la métastabilité : il est en ce cas un équilibre dynamique (...). Un cristal est comme la structure fixe laissée par un individu qui aurait vécu un seul instant (...). Le vivant est comme un cristal qui maintiendrait autour de lui et dans sa relation au milieu une permanente métastabilité. Ce vivant peut être doué d'une vie indéfinie, comme dans des formes très élémentaires de la vie, ou au contraire limité dans son existence parce que sa propre structuration s'oppose au maintien d'une permanente métastabilité<sup>15</sup>.

L'idée fondamentale de Simondon est de ne pas résoudre le problème de la distinction entre physique et vital par l'introduction d'une différence de nature ou bien d'une différence seulement quantitative entre les deux niveaux. Il les comprend plutôt comme manifestations d'une même opération, mais accomplie à des intensités<sup>16</sup> différentes. Ainsi, écrit-il dans la conclusion de sa thèse principale, « l'individuation physique est ici considérée comme une individuation qui brûle les étapes, qui ne reste pas assez en suspens à son origine ; l'individuation vitale serait comme une dilatation du stade inchoatif, permettant une organisation, un approfondissement de l'extrême début »<sup>17</sup>. Dans l'individuation vitale, il y aurait ainsi un dédoublement original entre une phase s'individuant instantanément et une individuation ralentie, c'est-à-dire une *individualisation*. C'est pourquoi on peut dire que l'individuation physique, tout en étant condition de l'individuation vitale – elle lui fournit un socle stable dans lequel le maintien de la métastabilité peut se situer – n'en est pas pour autant une cause. Toutefois, si une nouvelle dimension apparaît ici, ce n'est pas non plus par l'adjonction d'une nouvelle essence positive à côté de celle de l'individuation physique. C'est l'individuation physique elle-même qui, au lieu de se produire de manière seulement instantanée, est caractérisée par un « ralentissement amplificateur »<sup>18</sup>, gardant le système individu-milieu métastable c'est-à-dire ouvert à de nouvelles individuations. Simondon résume en affirmant que le vivant « n'est pas seulement résultat d'individuation, comme le cristal ou la molécule, il est théâtre d'individuation »<sup>19</sup>.

Les idées de dilatation du stade inchoatif et de ralentissement ne sont chez Simondon que des explicitations du concept fondamental de néoténie. Ce concept décrit, en biologie, la conservation de caractéristiques juvéniles chez les adultes.

---

<sup>15</sup> *ILFI*, p. 237.

<sup>16</sup> « L'ordre transductif, explique Simondon, est celui selon lequel un *échelonnement qualitatif* ou *intensif* s'étale de part et d'autre à partir d'un centre où culmine l'être qualitatif ou intensif » (*Ibid.*, p. 319).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 319n.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 27.

Selon la généralisation proposée par Simondon, s'il est évident que le passage du physique au vital détermine une augmentation de la complexité structurale, celle-ci dépend d'une moindre individuation de la part du vivant. Si le vivant peut s'individualiser c'est parce qu'il ne s'est pas individualisé jusqu'au bout. On peut comprendre de ce fait « pourquoi ces catégories d'individus de plus en plus complexes, mais aussi de plus en plus inachevés, de moins en moins stables et autosuffisants, ont besoin, comme milieu associé, des couches d'individus plus achevés et plus stables »<sup>20</sup>.

Quelles sont les conséquences du caractère néoténique de l'individuation vitale ? « Le vivant se caractérise par le fait qu'il découvre dans son propre champ de réalité des conditions structurales lui permettant de résoudre ses propres incompatibilités (...), alors que la matière inerte n'a pas ce pouvoir d'autogenèse des structures »<sup>21</sup>. Cette capacité d'auto-organisation est essentiellement liée au fait que, dans le cas du vivant, « le système est capable de recevoir successivement plusieurs apports d'information, de compatibiliser plusieurs singularités »<sup>22</sup>. Ainsi, en tant qu'il se maintient dans un état métastable, le vivant peut recevoir une multitude d'informations. Corrélativement, ces informations relancent une métastabilité problématique – le surgissement d'incompatibilités – que l'individu doit résoudre en lui-même. Mieux, l'individu *est* cette résolution : si l'on veut éviter de réduire l'être à l'être constitué, il faut affirmer que le véritable individu est individuation, c'est-à-dire, dans le cas du vivant, individualisation. Le spécificité du vivant est qu'avec lui une véritable intériorité se fait jour dans ce processus : « toute l'activité du vivant n'est-elle pas, comme celle de l'individu physique, concentrée à sa limite ; il existe en lui un régime plus complet de *résonance interne* exigeant communication permanente, et maintenant une métastabilité qui est condition de vie (...). Il y a dans le vivant *une individuation par l'individu* »<sup>23</sup>. Cela constitue, aux yeux de Simondon, le vrai fondement d'une autonomie dont il fait le chiffre de l'individualité : « est autonome l'individu qui régit lui-même son développement, qui emmagasine lui-même l'information et régit son action au moyen de cette information »<sup>24</sup>. Il s'agit ici d'une autonomie relationnelle, gagnée dans le contexte d'un système métastable.

Afin de mieux comprendre ce que cette autonomie signifie et comment se déploie ce rapport circulaire entre information et autogenèse des structures, Simondon introduit le concept de problème qui est intrinsèquement lié à celui d'incompatibilité :

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 192.



L'ontogenèse de l'être vivant ne peut être pensée à partir de la seule notion d'homéostasie, ou maintien au moyen d'autorégulations d'un équilibre métastable perpétué (...). Il faut adjoindre à cette première notion celle d'une problématique interne de l'être. *L'état d'un vivant est comme un problème à résoudre dont l'individu devient la solution*<sup>25</sup>.

Simondon semble ajouter ici un élément nouveau à la définition du vivant que nous venons de rappeler. Il ne suffit pas de dire que le vivant est un être qui se maintient dans un équilibre métastable, c'est-à-dire qu'il est un ralentissement de l'instantanéité de l'individuation physique : il faut que cet équilibre soit, pour ainsi dire, continuellement éveillé par le surgissement de problématiques internes à l'être, dont l'individu serait la solution. Or, il n'y a ici aucun changement de perspective. En effet, on sait que tout équilibre métastable tend à épuiser ses potentiels en s'individuant. Conséquemment, sans l'introduction de la notion de problème, l'équilibre métastable du vivant ne pourrait même pas être maintenu et le propre du vivant ne serait qu'une tendance vers la mort, c'est-à-dire vers la stabilité : « seule la mort serait la résolution de toutes les tensions ; et la mort n'est la solution d'aucun problème. L'individuation résolutive est celle qui conserve les tensions dans l'équilibre de métastabilité au lieu de les anéantir dans l'équilibre de stabilité »<sup>26</sup>. Simondon veut nous dire que même un comportement de simple autorégulation, même la continuité homéostatique, ne pourraient pas être pensés sans le recours à une problématique interne de l'être déterminant une potentialisation dont la résolution serait le propre de l'individuation vitale. Tout le développement structurel et fonctionnel du vivant devrait être compris dans cette optique. Le vivant, commente Anne Fagot-Largeault, « s'invente à chaque étape de son développement. Mais il ne s'invente pas à partir de rien. Il s'invente comme solution des problèmes que lui pose son schème informatif »<sup>27</sup>.

L'introduction du concept d'invention comme corrélatif de celui de problème détermine une forte critique de l'adaptationnisme. Cette doctrine, en effet, réduit la métastabilité du vivant à la recherche d'un équilibre stable. Pour Simondon, il faut resituer le concept d'adaptation dans un cadre plus large afin de comprendre véritablement la vie à partir d'elle-même. « La vie comporte adaptation, mais pour qu'il y ait adaptation il faut qu'il y ait être vivant déjà individué ; l'individuation est antérieure à l'adaptation, et ne s'épuise pas en elle »<sup>28</sup>. La critique que Simondon

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 205. Nous soulignons.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>27</sup> Fagot-Largeault, Anne, « L'individuation en biologie », in : *Gilbert Simondon. Une pensée de l'individuation et de la technique*, Bibliothèque du Collège international de philosophie, Paris, Albin Michel, 1994, p. 33.

<sup>28</sup> *ILFI*, p. 209.

adresse à l'adaptatinnisme est au fond la même qu'il adressait à l'hylémorphisme : « tout le biologisme de l'adaptation (...) suppose implicitement donné l'être vivant déjà individué »<sup>29</sup>. Cette perspective part de l'individu et n'est pas capable de rendre compte de l'individuation comme surgissement d'une relation<sup>30</sup>. L'adaptation est présentée comme une structuration réciproque entre individu et milieu déjà constitués : le milieu est compris comme un champ de forces orienté vers le but poursuivi par l'individu. Certaines de ces forces s'opposent au mouvement de l'individu vers le but, de telle façon qu'il doit s'y adapter (par exemple en détournant les obstacles) pour l'atteindre. Il y a donc des chemins pré-tracés auxquels le vivant fait face et en fonctions desquels il doit orienter son action. Le même type de critique est adressé à Lamarck et Darwin. Tout en soulignant la distance entre les deux, Simondon soutient qu'ils sont tombés dans la même erreur : ils ont fondé leurs théories sur une conception objective du monde.

« La notion d'adaptation est mal formée dans la mesure où elle suppose l'existence des termes comme précédant celle de la relation »<sup>31</sup>. Autrement dit, la vie comprise à partir de l'adaptation est vue comme une mise en communication de deux réalités prédéterminées ; au contraire, la vie doit être comprise comme le surgissement d'une relation, c'est-à-dire comme l'invention de dimensions capables de tenir la tension entre les ordres disparates d'un champ métastable dont individu et milieu seraient les expressions. Le moment de la relation dont individu et milieu procèdent pourrait être défini comme celui de la perception-action<sup>32</sup> où

Les incompatibilités sont surmontées et intégrées grâce à la découverte d'une dimension nouvelle ; le monde avant l'action n'est pas seulement un monde où il y a une barrière entre le sujet et le but ; c'est surtout un monde qui ne coïncide pas avec lui-même (...). L'obstacle, dans le réel vécu, est la pluralité des manières d'être présent au monde. L'espace hodologique est déjà l'espace de la solution, l'espace significatif qui intègre les divers points de vue possibles en unité systématique, résultat d'une amplification. Avant l'espace hodologique, il y a ce chevauchement des perspectives qui ne permet pas de

<sup>29</sup> *Idem*.

<sup>30</sup> Comme Victor Petit l'a bien remarqué, « Il n'est pas fondé de parler de *rapport* entre individu et son milieu, son *Umwelt*, car le rapport fait du milieu un *environnement*, mais il est fondé de parler de *relation* (...). Voilà l'idée : pour penser l'individuation du vivant il nous faut trois termes : l'individu, le milieu, la relation » (Petit, Victor, « L'individuation du vivant », in : *Cahiers Simondon*, Paris, L'Harmattan, n° 1, 2009, p. 55).

<sup>31</sup> *ILFI*, p. 212.

<sup>32</sup> On utilise ce terme afin de rendre compte de l'idée, que Simondon reprend de Bergson, que perception et action sont les deux faces du même mouvement : « l'être percevant est le même que l'être agissant : l'action commence par une résolution des problèmes de la perception (...). Action et perception pures sont les termes extrêmes d'une série transductive orienté de la perception vers l'action » (*ILFI*, p. 211).

saisir l'obstacle déterminé, parce qu'il n'y a pas de dimensions par rapport auxquelles l'ensemble unique s'ordonnerait (...). Le sujet avant l'action est pris entre plusieurs mondes, entre plusieurs ordres ; (...) l'action est contemporaine de l'individuation par laquelle ce conflit de plans s'organise en espace<sup>33</sup>.

Celui-ci est le sens de l'individualisation : un ensemble structurel individu-milieu se potentialise en devenant « plus qu'un » dans une situation de véritable incompatibilité. En effet, s'il n'y avait qu'un obstacle et une solution possible on serait dans un cadre seulement apparemment problématique. Au contraire, l'incompatibilité ne peut être résolue que par une invention qui, en ouvrant une nouvelle dimension et en introduisant une discontinuité, rend possible la solution du problème par une nouvelle structuration de l'ensemble. On comprend aussi quelle est la critique, de dérivation bergsonienne, que Simondon avance aux théories de l'adaptation : elles se fondent sur des représentations rétroactives. Elles supposent que la solution est donnée avec le problème, alors que c'est seulement par l'action que la solution peut être découverte<sup>34</sup>.

On peut aller encore plus en profondeur avec l'analyse du vivant en essayant de saisir le moment où ce qu'on a appelé perception-action réalise l'inventivité qui lui est propre. Les étapes parcourues jusqu'ici dans la tentative de rendre compte de la créativité du vivant nous ont menés vers une sorte de dialectique où la problématique inhérente aux structures d'un certain système appelle une invention – une restructuration interne – de la part du vivant qui s'individualise en devenant la

---

<sup>33</sup> *Idem.*

<sup>34</sup> Une dernière observation doit être faite à propos de la distance entre Simondon et Bergson. En effet, il semble facile de reconduire l'invention simondonienne à l'élan créateur bergsonien. En réalité, Simondon s'en démarque également. Par exemple, dans *Du mode d'existence des objets techniques* il affirme que « cette notion [d'élan vital] est excellente pour montrer ce qui manque à la notion d'adaptation devant permettre une interprétation du devenir vital, mais elle ne s'accorde pas avec elle, et il subsiste un antagonisme sans médiation possible entre l'adaptation et l'élan vital. Ces deux notions opposées semblent pouvoir être remplacées, dans le couple qu'elles forment, par la notion d'individuation des systèmes sursaturés, conçue comme résolutions successives des tensions par découvertes de structures au sein d'un système riche en potentiels (...). C'est pourquoi il n'est pas interdit de faire appel à une hypothèse faisant intervenir un schème génétique plus primitif que les aspect opposés de l'adaptation et de l'élan vital, et les renfermant tous deux comme cas-limites abstraits » (Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques, op. cit.*, pp. 155–156). Au fond, adaptationnisme et bergsonisme arrivent à la même conclusion : problème et solution sont donnés ensemble. Pour l'adaptationnisme, plus naïf, problème et solution s'encastrent mécaniquement ; le bergsonisme reconnaît l'importance de la création, mais fait l'erreur de faire du problème, ainsi que de la solution, le produit du simple élan créateur, de telle manière qu'une fois inventé le premier, il y a quelque part aussi la seconde. Tous les deux manquent le moment de la découverte de la solution, c'est-à-dire celui de l'invention qui, à partir des conditions structurelles données, crée des nouvelles structures de telle manière que le problème ainsi reformulé puisse être résolu.

relation d'où des nouvelles structures procèdent. C'est cette relation elle-même qui constitue le véritable individu vivant. C'est pourquoi « vivre consiste à être agent, milieu et élément d'individuation »<sup>35</sup>.

Qu'est-ce qui fait que cette relation constituante surgit, que le système individu-milieu métastable accomplit ce saut qui origine l'individuation, et, pour le dire encore autrement, que l'intégration et la différenciation propres aux organismes vivants s'articulent de manière à potentialiser la relation individualisante ? « La base de l'unité et de l'identité affective est donc dans la *polarité affective* grâce à laquelle il peut y avoir relation de l'un et du multiple, de la différenciation et de l'intégration »<sup>36</sup>. En effet, « l'affectivité réalise un type de relation qui, en termes d'action, serait conflit, et, en termes de connaissance, incompatibilité »<sup>37</sup>. On remarque ici que Simondon souligne le caractère fondateur de l'affectivité par rapport à l'action et à la perception<sup>38</sup> (il utilise le terme de connaissance parce qu'il anticipe sur la pensée du transindividuel). La perception-action comme invention est ainsi rendue possible par l'affectivité dans la mesure où celle-ci engendre la polarisation du vivant par rapport à soi-même lui permettant de se poser comme relation constituante. C'est cette polarisation qui fait la véritable identité et autonomie du vivant.<sup>39</sup>

La possibilité de cette autonomie dans la polarisation affective surgit donc grâce à des incompatibilités entre milieu intérieur et extérieur ; elle est toujours gagnée à partir d'une hétéronomie et aboutit à une hétéro-position des termes qu'elle constitue. La réalité de tout mouvement affectif « est celle d'une relation qui possède par rapport à ses termes une valeur d'auto-position. La polarisation affectivo-émotive se nourrit d'elle-même dans la mesure où elle est une résultante ou comporte une intentionnalité : elle est à la fois auto-position et hétéro-position »<sup>40</sup>. C'est ainsi grâce à l'affectivité que le vivant peut générer de nouvelles structures

---

<sup>35</sup> *ILFI*, p. 214.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 162. Nous soulignons.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>38</sup> Cf. Barthélémy, Jean-Hugues, *Penser l'individuation*, *op. cit.*, p. 172.

<sup>39</sup> Cette relation entre affectivité et polarisation pourrait être élucidée davantage en introduisant la question de la normativité à la suite de Georges Canguilhem, qui sans doute eut une grande influence sur la pensée de Simondon. En effet, Canguilhem relevait « le fait fondamental que la vie n'est pas indifférente aux conditions dans laquelle elle est possible, que la vie est polarité et par là même position inconsciente de valeur, bref que la vie est en fait une activité normative » (Canguilhem, Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966, p. 73). C'est pourquoi « la biologie doit donc tenir d'abord le vivant pour un être significatif, et l'individualité, non pas pour un objet, mais pour un caractère dans l'ordre des valeurs » (Canguilhem, Georges, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1975, p. 147).

<sup>40</sup> *ILFI*, pp. 247–248.

à partir de la réception de plusieurs séries d'informations. En raison de son affectivité, cette réception fait de l'ensemble milieu-individu un champ métastable traversé par une problématique. Celle-ci ne peut être résolue que par une polarisation de l'affectivité, c'est-à-dire par une polarisation du vivant par rapport à soi-même qui change les termes du problème de manière à le rendre soluble. L'affectivité justifie ainsi la circularité entre information et autogenèse des structures qui, d'après Simondon, constitue chaque être vivant.

### III. Du vivant au transindividuel

Nous venons de montrer que l'affectivité, dans la mesure où elle rend compte de l'invention comme opération caractéristique de l'individuation vitale, doit être considérée comme le fondement de l'identité et de l'autonomie des êtres vivants. Toutefois, son rôle dans l'ensemble de l'ontogenèse n'est pas limité au contexte de l'individuation vivante. Elle constitue en effet la véritable charnière entre le vital et le transindividuel et c'est ainsi vers cette dernière question que nous devons nous tourner.

Dans la mesure où le vivant n'est pas seulement le produit de l'individuation, mais en est l'agent et le théâtre, « un régime de métastabilité est non seulement entretenu par l'individu, mais porté par lui, si bien que l'individu constitué transporte avec lui une charge associée de *nature préindividuelle* »<sup>41</sup>. En effet, pour que l'individu vivant puisse résoudre des problèmes dont la solution n'est pas déjà dessinée, mais qui se manifestent dans les tensions d'un état métastable, il doit se tourner en une relation informative qui fasse communiquer les incompatibilités de l'état métastable et libère ainsi ses potentiels en déterminant une nouvelle structuration de son milieu intérieur et du milieu extérieur. Pour ce faire, une désindividualisation doit se produire, telle que l'individu entre en communication avec une charge de nature préindividuelle lui permettant de s'individualiser davantage par l'invention. C'est encore une fois l'affectivité qui joue un rôle fondamental dans ce processus. Simondon affirme que, lorsqu'on traite de l'affectivité, « il ne faut pas parler d'états affectifs, mais plutôt d'échanges affectifs, échanges entre le préindividuel et l'individué »<sup>42</sup>. On pourrait dire qu'avec l'affectivité l'individu s'auto-affecte comme plus qu'individu : « la vie affective, explique Muriel Combes, comme "relation à soi", est donc une relation à ce qui, *en soi*, n'est pas de l'ordre de l'individu »<sup>43</sup>.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 28. Nous soulignons.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>43</sup> Combes, Muriel, *Simondon. Individu et collectivité, pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999, p. 33.

Normalement, dans le vivant, l'affectivité est capable – par sa polarisation – de résoudre les problèmes qui surgissent. Toutefois, « quand l'affectivité ne peut plus intervenir comme pouvoir de résolution, quand elle ne peut plus opérer cette transduction qui est une individuation perpétuée à l'intérieur du vivant déjà individué, l'affectivité quitte son rôle central »<sup>44</sup>. C'est ainsi que le psychisme intervient : « dans le psychisme l'affectivité est débordée ; elle pose des problèmes au lieu d'en résoudre »<sup>45</sup>. Barthélémy résume la question en disant que « *le psychisme est le vital se désadaptant par l'affectivité* »<sup>46</sup>. Nous ajouterions que l'affectivité est déjà un pouvoir de désindividuation et que le psychisme est une dimension qui se manifeste lorsque le vivant ne peut plus s'individualiser avec les seuls moyens de la vie et doit ainsi faire appel à « une nouvelle plongée dans la réalité préindividuelle, suivie d'une individuation plus primitive »<sup>47</sup>. Ainsi, « le détour psychologique n'est pas un abandon de la vie mais un acte par lequel la réalité psychologique s'excentre par rapport à la réalité biologique, afin de pouvoir saisir dans sa problématique le rapport du monde et du moi »<sup>48</sup>. Ce n'est pas une rupture radicale qui est ainsi mise en relief, mais une prolongation de la vie par une individuation qui dépasse les limites de l'individu vivant. Nous pouvons anticiper que la conséquence de ce processus sera l'entrée dans le régime d'individuation transindividuelle : « la problématique psychique, faisant appel à de la réalité préindividuelle, aboutit à des fonctions et à des structures qui ne s'achèvent pas dans les limites de l'être individué vivant ; si l'on nomme individu l'organisme vivant, le psychique aboutit à un ordre de réalité transindividuelle »<sup>49</sup>.

Le psychisme joue ainsi, en raison de sa relation à l'affectivité vitale, un rôle central dans la dynamique engendrant le transindividuel. Mais quelle est plus précisément la place du psychisme dans ce cadre ? Faut-il le considérer comme un régime d'individuation à part entière, également séparé du vital et du transindividuel, ou bien faut-il le rabattre sur l'un de ces derniers ? Les principaux commentateurs semblent refuser ces alternatives. Muriel Combes parle de « domaine

---

<sup>44</sup> *ILFI*, p. 165. La formulation « ne peut plus » joue un rôle fondamental dans l'explication simondonienne du passage du vital au transindividuel. C'est parce que le vivant « ne peut plus » résoudre sa problématique affective qu'un autre type d'individuation devient nécessaire. Simondon ne semble toutefois pas expliciter le sens de cette incapacité. Il paraît donc qu'au sein de la pensée de Simondon demeure une boîte noire, qui fait appel à un questionnement plus approfondi des conditions contextuelles de l'individuation transindividuelle.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> Barthélémy, Jean-Hugues, *Penser l'individuation*, *op. cit.*, p. 202.

<sup>47</sup> *ILFI*, p. 165.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 166.

de traversé »<sup>50</sup> pour caractériser le niveau psychique, Barthélémy, en reprenant Simondon, parle de « voie transitoire »<sup>51</sup>.

La possibilité que le psychisme constitue une séparation substantielle par rapport à la vie est rigoureusement exclue, ainsi que l'hypothèse opposée qui ferait du vital le support causal du psychique. D'un côté, « on ne doit pas s'étonner de trouver à la base de la vie psychique des motivations purement vitales : mais on doit remarquer qu'elles existent à titre de problèmes et non de forces déterminantes »<sup>52</sup>. De l'autre, « le psychique et le vital ne se distinguent pas comme deux substances, ni même comme deux fonctions parallèles et superposées ; le psychique intervient comme un ralentissement de l'individuation du vivant, une amplification néoténique de l'état premier de cette genèse »<sup>53</sup>. Nous voici à nouveau face au concept de néoténie. Ce concept avait été précédemment utilisé par Simondon pour décrire la distinction entre individuation physique et vitale. Ainsi, il paraîtrait que, si le psychique n'est ni rabattable sur la vital ni séparé substantiellement de celui-ci, c'est parce qu'avec lui on accomplit un saut et on passe à un nouveau niveau d'individuation. D'un côté cela est vrai, mais ce n'est pas un individu psychique qui naît ainsi :

Le psychique est du transindividuel naissant ; il peut apparaître pendant un certain temps comme psychique pur (...) ; mais le vivant ne peut emprunter à la nature associée des potentiels produisant une nouvelle individuation sans entrer dans un ordre de réalité qui le fait participer à un ensemble de réalité psychique dépassant les limites du vivant ; la réalité psychique n'est pas fermée sur elle-même. La problématique psychique ne peut se résoudre de manière intra-individuelle. L'entrée dans la réalité psychique est une voie transitoire, car la résolution de la problématique psychique intra-individuelle amène au niveau transindividuel<sup>54</sup>.

Si le psychique n'est ni substantiellement séparé du vivant, ni causé par lui, et s'il n'est pas non plus discontinu à la manière d'un régime d'individuation, dans la mesure où ce type de discontinuité sera introduite par l'individuation transindividuelle dont le psychisme n'est que la naissance, il doit être compris comme le produit vital d'une si grande désindividualisation affective que le vivant est débordé par sa problématique. Avec le surgissement du psychisme le vivant ne peut plus employer son affectivité pour inventer une solution de sa problématique, mais se

<sup>50</sup> Combes, Muriel, *Simondon. Individu et collectivité, pour une philosophie du transindividuel*, op. cit., p. 39.

<sup>51</sup> Barthélémy, Jean-Hugues, *Penser l'individuation*, op. cit., p. 206.

<sup>52</sup> *ILFI*, p. 166.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 166.

saisit lui-même comme l'un des termes du problème en devenant ainsi, dit Simondon, un sujet. Le psychisme surgit comme un problème vital qui ne peut plus être résolu par l'individu seul. En effet, si tous les vivants interviennent comme éléments du problème qui les concerne (dans la mesure où c'est par une restructuration de la relation individu-milieu que l'individualisation vitale se réalise), seuls certains vivants doivent, pour opérer l'invention qui restructure leur rapport au milieu, se considérer eux-mêmes comme éléments du problème à résoudre. Seuls ces vivants peuvent être considérés comme sujets, c'est-à-dire comme se saisissant constitués par une dimension qui est en dehors de leur individualité et qui, seule, peut leur permettre de s'individualiser davantage.

Le niveau psychique est ainsi une véritable voie transitoire, où la discontinuité dans la continuité entre régime vital et transindividuel se manifeste sans encore se réaliser. Il s'agit donc maintenant, dans notre analyse, de montrer comment l'individuation transindividuelle résout la problématique affective. L'affectivité, dit Simondon, « est, dans l'être sujet, ce qui traduit et perpétue la possibilité d'individuation en collectif : c'est l'affectivité qui amène la charge de réalité préindividuelle à devenir le support de l'individuation collective »<sup>55</sup>. On a déjà vu que l'affectivité provoque la désindividualisation qui fait communiquer l'individu avec la charge préindividuelle qu'il porte avec lui : elle métastabilise le couple individu-milieu en l'amenant au seuil d'une individuation qui ne peut plus être accomplie avec les seuls moyens de la vie individuelle. De quelle manière l'individuation transindividuelle permet-elle de résoudre cette problématique ?

Dans un passage énigmatique, Simondon écrit que « l'action, en tant qu'émotion, résout le problème affectif »<sup>56</sup>. Il semble que Simondon introduise ici sous le nom d'émotion une nouvelle faculté qui, comme une sorte de capacité individuelle, serait capable de résoudre problématique affective. On sait que, dans le vivant, l'affectivité sous-tend la perception-action en la structurant tout au long d'un processus inventif. Lorsque l'affectivité produit une désindividualisation qui fait surgir le psychisme comme problème, l'émotion devrait donc intervenir pour reconduire cet être, qui s'est affecté comme plus qu'individu, dans les limites de son individualité. Cette solution est toutefois inacceptable : premièrement, elle introduirait une faculté qui sépare substantiellement les vivants des êtres transindividuels ; deuxièmement, elle conduirait à résoudre la problématique psychique, qui, selon Simondon, ne peut pas être résolue par l'individu tout seul, par une sorte d'invention individuelle.

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 253.



En réalité, selon Simondon, dans un individu l'émotion ne peut se relier transductivement à l'action qu'en raison de sa participation à un collectif. Pour résoudre la problématique affective, il faut ainsi que le collectif intervienne. « C'est la réciprocité entre perceptions et affections au sein du collectif naissant qui crée la condition d'unité de la véritable action et de la véritable émotion. Action et émotion naissent quand le collectif s'individue »<sup>57</sup>. Si, dans l'individuation vivante, l'affectivité était capable de garantir le lien entre perception et action, lorsque le transindividuel surgit, c'est l'émotion rendue possible par la participation à une collectivité qui permet la réalisation de l'action. A la série perception-affection-action, se substitue ainsi la série perception-affection-émotion-action. Au final, pour l'être qui se désindividualise jusqu'à faire surgir le psychisme comme problème, action et émotion existent véritablement dans le collectif, où elles ne sont qu'une seule et même série transductive : c'est la transductivité même de l'émotion-action qui est garantie par le collectif. « L'émotion est ce qui, de l'action, est tourné vers l'individu participant au collectif, alors que l'action est ce qui, dans le même collectif, exprime l'être individuel en tant qu'il participe à cette individuation »<sup>58</sup>. Ainsi, si pour Merleau-Ponty, « il s'agit de saisir l'humanité d'abord comme une autre manière d'être corps »<sup>59</sup>, pour Simondon, il faut la saisir comme une autre manière d'être groupe.

*Le psychisme est poursuite de l'individuation vitale chez un être qui, pour résoudre sa propre problématique, est obligé d'intervenir lui-même comme élément du problème par son action, comme sujet ; (...) sa charge de réalité préindividuelle, en même temps qu'elle s'individue comme être psychique qui dépasse les limites du vivant individué et incorpore le vivant dans un système du monde et du sujet, permet la participation sous forme de condition d'individuation du collectif ; l'individuation sous forme de collectif fait de l'individu un individu de groupe, associé au groupe par la réalité préindividuelle qu'il porte en lui et qui, réunie à celle d'autres individus, s'individue en unité collective*<sup>60</sup>.

Si ce n'est pas par une invention individuelle que le problème affectif des êtres entrés en phase psychique peut être résolu, il faut alors faire appel à l'intervention d'un collectif qui structure la charge de réalité préindividuelle qui accompagne tout individu. Pour rendre compte de la complexité de l'individuation transindividuelle, Combes introduit une distinction au sein même du transindividuel : « le transindividuel subjectif nomme donc les effets dans un sujet de la découverte de sa plus qu'individualité, d'une zone en lui-même qui se révèle pré-personnelle et

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>59</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *La Nature. Notes de cours du Collège de France*, Paris, Seuil, 1995, p. 269.

<sup>60</sup> *ILFI*, p. 29.

commune. Quant au transindividuel objectif, il nomme l'opération dans laquelle ces parts de commun se structurent collectivement »<sup>61</sup>. Ainsi, la désindividualisation affective peut atteindre un tel niveau de métastabilité que l'individu, dans une sorte d'auto-décentrement, se saisit comme élément du problème qui le déstabilise. Ceux à qui cela arrive sont en situation psychique et ils se saisissent comme portant avec eux, mais non pas dans les limites de leur individualité, une charge de nature préindividuelle (transindividuel subjectif). C'est en raison de cette nature qui, en tant que préindividuelle, ne nous appartient pas en propre, mais nous hante néanmoins en tant qu'individus, que le collectif, se développant à partir du psychisme, vient résoudre la problématique affective – qui a ainsi désormais fait sortir l'individu de ses propres limites – avec l'individuation transindividuelle (transindividuel objectif). Combes décrit ainsi l'individuation transindividuelle comme la réalisation de l'« intimité du commun » : « le plus intime de nous-mêmes, ce que nous éprouvons toujours sous le signe de la singularité inaliénable, ne nous appartient pas individuellement ; l'intime relève moins d'une sphère privée que d'une vie affective impersonnelle, d'emblée commune »<sup>62</sup>. Selon cette interprétation, les êtres transindividuels sont donc toujours déjà accompagnés par un commun qui en structure l'individualité.

Nous devons toutefois souligner que, même ainsi, cette solution du problème de l'individuation transindividuelle reste insatisfaisante. Si elle permet d'en rendre compte sans faire appel à un effort individuel, elle oblige aussi à abandonner le concept d'invention, qui, comme on vient de le voir, est nécessaire afin de rendre compte de l'institution de la nouvelle dimension engendrant l'individuation résolutive d'un problème insoluble dans les termes donnés. En effet, l'interprétation de Combes se fonde sur l'idée que « tout sujet, en tant que recelant une telle part de nature ineffectuée, est déjà un être collectif »<sup>63</sup>. Nous pouvons tout d'abord questionner l'intérêt de la distinction entre transindividuel subjectif et objectif dans le cadre de cette lecture, alors que, comme nous allons le voir, elle pourrait jouer un rôle central si l'on interrogeait le problème de l'invention du collectif. Ensuite, nous pouvons nous demander si une telle interprétation ne sacrifie pas la richesse du concept simondonien de transindividuel en le réduisant à l'affirmation

<sup>61</sup> Combes, Muriel, *Simondon. Individu et collectivité*, op. cit., p. 48.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 50. Nous soulignons.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 48. Nous soulignons. En dernière instance, cette interprétation se structure autour d'une confusion entre nature préindividuelle et transindividuel institué : « ce préindividuel, Simondon n'a pour le nommer que le terme *transindividuel*, qui prête à confusion dans la mesure où il désigne aussi bien le préindividuel déposé dans les sujets par l'individuation vitale et qui insiste en eux, disponible pour une individuation ultérieure, que son mode d'existence comme réalité structurée en collectif » (*Ibid.*).

d'une vie impersonnelle et commune façonnant toujours déjà l'individu en raison de sa nature ineffectuée. Si cette position saisit sans doute la précedence du transindividuel par rapport à l'individuel, il nous semble qu'elle n'arrive pas à cerner l'autoconstitutivité du transindividuel, dont Simondon nous fournit un aperçu lorsqu'il souligne que

Si l'on admet que le transindividuel est *auto-constitutif*, on verra que les schèmes de transcendance ou le schème d'immanence ne rendent compte de cette auto-constitution que par leur position simultanée et réciproque ; c'est en effet à chaque instant de l'auto-constitution que le rapport entre l'individu et le transindividuel se définit comme ce qui *dépasse l'individu tout en le prolongeant*<sup>64</sup>.

En concevant la préindividualité comme impersonnelle et d'emblée commune, la lecture de Combes biffe le moment de l'*ouverture* de la nouvelle dimension nécessaire à toute individuation. Celle-ci est plutôt apportée par l'intervention d'un collectif toujours déjà constitué et qu'il s'agirait au plus de reconnaître, selon ce qui pourrait en effet être défini comme un schème de transcendance qui étouffe la dimension immanente. Autrement dit, dans cette optique, l'individualité transindividuelle est constituée par sa participation au collectif dans une dynamique qui la dépasse *sans* la prolonger.

## **Conclusion. Le transindividuel comme invention collective**

Les étapes franchies jusqu'ici nous ont conduits à décrire l'affectivité comme le moment d'unité et de distinction entre l'individu vivant et son milieu. Elle joue en effet un rôle de charnière entre un moment d'hétéro-détermination – le surgissement d'un champ métastable autour d'une problématique irrésoluble à l'intérieur du cadre structurel donné – et un moment d'auto-détermination – l'invention d'une nouvelle dimension restructurant le champ métastable de manière à permettre à l'individu de devenir la relation résolutive de la problématique. L'affectivité comme pivot entre le surgissement d'une problématique au sein de l'être et sa résolution par l'invention d'une nouvelle dimension constitue la pierre de touche de l'individualisation vivante en tant que processus d'autogénèse des structures.

Ensuite, nous avons souligné que, selon Simondon, certains vivants sont caractérisés par une telle affectivité que la désindividualisation produite par le surgissement d'un champ métastable n'est plus résoluble par une invention individuelle,

---

<sup>64</sup> *ILFI*, p. 281.

c'est-à-dire par la mise en œuvre des seuls moyens de la vie. Dans ce cas, un écart se creuse entre l'affectivité et l'inventivité : c'est le surgissement de la subjectivité ou de la problématique psychique. On pourrait essayer de résoudre ce problème en affirmant que, si l'individu est incapable de réaliser tout seul les potentialités préindividuelles qui l'accompagnent, c'est par l'intervention de (ou par la reconnaissance de l'appartenance à) un collectif anonyme et impersonnel que l'individuation transindividuelle peut avoir lieu. Nous avons toutefois affirmé qu'une telle proposition aboutirait à l'élimination du moment inventif nécessaire à l'ouverture des nouvelles dimensions sous-tendant toute individuation. Le collectif serait, dans une confusion entre préindividuel et transindividuel, toujours déjà donné et, plutôt qu'un dépassement de l'individualité dans le collectif comme moyen de son prolongement, on affirmerait la réduction de l'individualité à son encadrement dans des structures groupales figées qui résoudraient son affectivité problématique par son étouffement. Cette dernière possibilité, dans la mesure où elle décrit ce que Simondon appelle l'interindividuel en se souciant de bien le distinguer du transindividuel, confirme les limites de cette tentative de rendre compte de l'individuation transindividuelle.

Afin de rendre compte de l'institution du transindividuel sans faire appel à une invention individuelle ou à l'intervention d'un collectif donné, une troisième voie, que nous pouvons seulement esquisser ici, nous semble pouvoir être parcourue : c'est par une *invention collective* moyennant laquelle une individualité toujours déjà travaillée par sa participation à une collectivité saisit son dépassement dans une action collective comme le seul moyen pour réaliser sa créativité que le transindividuel comme s'autoconstituant peut être compris. On comprend la difficulté de cette perspective : le transindividuel devrait en un certain sens précéder sa propre institution. On en entrevoit aussi l'intérêt : elle permet de tenir le moment inventif sans faire appel à une quelque faculté possédée par nature par certaines individualités. En ce sens, le transindividuel serait effectivement toujours déjà donné, mais comme toujours à instituer et non pas comme désignant une réceptivité subjective vis-à-vis d'un collectif déjà institué. C'est seulement dans ce cadre que la distinction entre transindividuel subjectif et objectif proposée par Combes reçoit tout son sens. Elle nomme l'enchevêtrement et le déclenchement réciproque (1) du moment où l'institution objective d'une collectivité rend possible une assomption subjective par laquelle l'individu réalise son individualité en se dépassant dans une action collective et (2) du moment où cette assomption foment et amplifie la créativité collective. Ainsi, le transindividuel désigne le *passage* de la créativité d'un collectif métastable par une individualité dont la tension affective est éveillée par sa présence à cette métastabilité et participe, par son éveil, à son entretien et à son

amplification. De cette manière, la distinction entre préindividuel et transindividuel peut être maintenue. Le préindividuel désigne l'état engendré par la métastabilisation de l'affectivité d'un être pris dans une dynamique collective. La saisie de cette préindividualité constitue la condition de l'individuation transindividuelle et n'est donc pas égale à son effectuation, qui se réalise seulement par l'assomption active de la créativité collective<sup>65</sup>.

## Bibliographie

- BARTHÉLÉMY, Jean-Hugues, *Penser l'individuation. Simondon et la philosophie de la nature*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- *Penser la connaissance et la technique après Simondon*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- BRUSCHI, Fabio, LOUTE, Alain, « La méthode idéal-réaliste de Georges Gurvitch », in : A. Loute, M. Maeschalck (éds.), *Nouvelle critique sociale. Europe-Amérique Latine. Aller Retour*, Milano, Polimetrica, 2011.
- CANGUILHEM, Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966.
- *La connaissance de la vie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Vrin, 1975.
- COMBES, Muriel, *Simondon. Individu et collectivité, pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999.
- FAGOT-LARGEAULT, Anne, « L'individuation en biologie », in : *Gilbert Simondon. Une pensée de l'individuation et de la technique*, Bibliothèque du Collège international de philosophie, Paris, Albin Michel, 1994.
- GUCHET, Xavier, *Pour un humanisme technologique. Culture technique et société dans la philosophie de Gilbert Simondon*, Paris, PUF, 2010.
- MAESSCHALCK, Marc, « Pour une approche génétique de l'action collective. Relation intra-groupes et relations exo-groupes », in : M. Maeschalck (éd.), *Ethique et gouvernance. Les enjeux actuels d'une philosophie des normes*, Hildesheim – Zurich – New York, Olms, 2009.

---

<sup>65</sup> Compris de cette manière, le transindividuel de Simondon pourrait aisément être mis en parallèle avec le concept de Nous présenté par Georges Gurvitch. Cette possibilité a déjà été relevée par Xavier Guchet (cf. *Pour un humanisme technologique, op. cit.*, pp. 191–192). Pour une présentation de la pensée de Gurvitch, voir Fabio Bruschi et Alain Loute, « La méthode idéal-réaliste de Georges Gurvitch », in : A. Loute et M. Maeschalck (éds.), *Nouvelle critique sociale. Europe-Amérique Latine. Aller Retour*, Milano, Polimetrica, 2011. La lecture de Simondon que nous avons proposé ici permet par ailleurs de faire le lien entre la question de la relation entre individu et collectif et celle – fondamentale pour Simondon – des rapports exo-groupes. Sur l'importance du point de vue des relations entre groupes pour une pensée de l'action collective, voir Marc Maeschalck, « Pour une approche génétique de l'action collective. Relation intra-groupes et relations exo-groupes », in : M. Maeschalck (éd.), *Ethique et gouvernance. Les enjeux actuels d'une philosophie des normes*, Hildesheim – Zurich – New York, Olms, 2009.

- MERLEAU-PONTY, Maurice, *La Nature. Notes de cours du Collège de France*, Paris, Seuil, 1995.
- PETIT, Victor, « L'individuation du vivant », in : *Cahiers Simondon*, Paris, L'harmattan, n° 1, 2009.
- SIMONDON, Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Millon, 2005.
- *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989.